

L'A. B. C. du classement déclassant... Une petite voix parmi d'autres.

Il était une fois la lexicologie. Elle naquit scientifiquement dans une revue, au début de la seconde moitié du XX^e siècle, sous la houlette d'un maître : Bernard Quemada. En créant en 1956 les Cahiers de lexicologie, il offrait une voix ainsi qu'une voie à cette discipline. Et cela pour toutes les générations. Cette revue devint rapidement aux yeux des linguistes une solide référence française en la matière ; plus d'un demi-siècle s'écoula sans avoir démerité. Las, tout soudain, comme la foudre, s'abattit sur ladite revue un classement. Avec une estampille résonnant comme un coup de tonnerre, sans appel : B.

Alors, comme pour tous les B et C, la surprise fut de taille. Quelles conclusions tirer des conséquences prévisibles de cette marque, perçue comme plus ou moins infâmante ? Ainsi, les lexicologues (et tous les B et C) relèveraient-ils d'une sous-sous-discipline ? Serions-nous assimilés à des nullités incapables de faire de bonnes sélections d'articles ? Nos revues seraient-elles injustement assimilées à celles de copains-coquins ? Nos étudiants en lexicologie seraient-ils destinés à devenir des parias, d'emblée parqués en zone B ou C ? Au reste, ne seraient-ils pas désormais enclins à ne surtout pas publier dans nos revues ?

Aucun doute, ce classement descendu du ciel en terre de recherche est tombé comme un mauvais coup. Que l'on ait à s'installer dans le paysage international s'entend, mais n'y a-t-il pas à d'abord débattre et ensuite à trouver des manières de faire plus nuancées, plus souples, moins arbitraires, avec des formules qui ne calquent pas ce qui se fait outre-Atlantique. ? Ne pouvons-nous pas créer notre propre modèle, en finesse, en évitant d'être suicidaire ? N'est-on pas en train de scier de belles branches et de beaux arbres de notre forêt linguistique, dont la richesse reste justement de bénéficier d'essences très diverses, une forêt qui par ailleurs n'est pas si dense. ? Ne risque-t-on pas très vite, si nous ne prônons pas d'autres valeurs, de décourager bien des jeunes compétences, en recréant des noblesses détestables, en favorisant des classements mécaniques, et en engendrant des comportements de carriéristes ?

Avec une grille dans la rétine plus que des enthousiasmes pour nos contenus, quelques revues figureront certes dans les classements mondiaux, mais on aura peut-être tari au passage la recherche généreuse. Et surtout nous aurons étouffé ou perverti ces talents à faire naître par la passion, comme ceux d'hier, et non par le calcul. Aurait-on si peu confiance en nous, en nos lectures, en notre enseignement ? Le jour venu, avec des grilles remplies de petites croix dans diverses listes, il ne sera plus très loin l'ordinateur qui nous remplacera pour les évaluations. Les linguistes ont vitalelement besoin de se rassembler, et de ne surtout pas s'étalonner pour bientôt se déchirer. Quant aux domaines très spécialisés qui effectivement touchent moins d'une centaine de personnes – lesquelles forcément se connaissent pour ainsi dire toutes dès lors qu'est atteinte une certaine compétence, celle par exemple d'un bon doctorant – leurs tenants doivent-ils, pour entrer dans le A du bon élève, faire semblant de ne recourir qu'aux articles envoyé et relus anonymement ? Ce serait nier la compétence même des maîtres qui, après avoir lu dix lignes anonymes, savent déjà qui l'a écrit.

À propos, Bernard Quemada et Alain Rey savent-ils qu'ils n'ont publié que dans des revues de rang B, et calamité des calamités, que leurs derniers articles, publiés à Bari, Cergy, Naples ou Erlangen, ne sont en rien homologables, se situant bien au-delà du Styx, dans l'ordre alphabétique ? De quoi avoir envie de les rejoindre et de ne publier qu'au-delà de C, pour être à leurs côtés. On ne doute pas cependant des bonnes intentions du ciel qui, nous le souhaitons, va revoir sa copie sans recourir à un nouveau déluge.

Jean Pruvost